

bruit léger se fit entendre au-dessus de la tête de Madeleine, puis, encadrée dans le judas ménagé dans le plancher du grenier, apparut la figure livide de Mathieu.

Madeleine porta les deux mains à sa poitrine, et fut sur le point de s'évanouir ; mais le regard de son fils la suppliait avec une telle insistance de demeurer courageuse, qu'elle s'efforça de garder son sang-froid.

Une seconde plus tard, les magistrats rentraient dans la salle.

— Vous avez une cave ? demanda l'un d'eux.

— Un cellier dont voici la clef.

Même résultat. Il ne restait plus que le grenier.

— Comment y parvient-on ? demanda le juge d'instruction.

— Par le dehors, Monsieur ; on appuie une échelle contre la muraille, et on ouvre les battants de bois brun. Excusez-moi, je suis bien faible.

— Restez, ma bonne femme.

Cependant Madeleine sortit sur le pas de sa porte et reprit assez haut pour que son fils pût l'entendre :

— Vous ne trouverez qu'un peu de fourrage pour la chèvre.

Puis, subitement, elle rentra. Au même instant, le judas s'ouvrit de nouveau, et Mathieu, se tenant à deux mains à une ancienne corde à puits, descendit aussi rapidement que le lui permettait la prudence. Des brins de paille et de foin s'emmêlaient à sa chevelure hérissée. Il ne prononça pas un mot, et à pas muets se dirigea vers le cellier, dont il ferma sur lui la porte.

Sa mère retrouva subitement son énergie : elle aperçut à terre des fragments de foin tombés du judas pendant la descente de Mathieu, et les balaya rapidement. Ensuite, elle reprit sa pièce de linge et parut s'absorber dans sa couture.

Les magistrats n'avaient rien trouvé.

Ils ne se regardaient pas comme battus, cependant, et dirent d'une voix plus rude :

— Votre fils nous échappe aujourd'hui, mais nous le retrouverons.

— Dieu nous garde tous, Messieurs ! répliqua la vieille femme.

Un quart d'heure plus tard, elle se retrouvait seule dans la grande salle.

Alors la porte du cellier fut ouverte avec précaution :

— Vous êtes seule, la mère ?

Elle fit un signe de la tête, car elle n'aurait pu prononcer une parole.

D'un bond, Loup-Cervier se trouva près d'elle.

— Malheureux ! fit-elle, s'ils revenaient !

— Il n'y a pas de danger, répliqua Mathieu froidement. On me cherchera désormais partout, excepté ici....

Mathilde lui saisit les deux mains :

— Regarde moi, dit-elle, droit dans les yeux, que je sache....

Mais lui baissa la tête et répondit d'une voix sourde ;

— J'ai fait le coup.... Lâchez mes mains, il y a du sang....

— Assassin ! toi, assassin ! murmura-t-elle.

— Je l'avais prévenu, vous le savez bien : je lui avais répété : " Si tu me dénonces, jamais tu ne reverras tes enfants et ta femme." Et il m'a vendu, livré.... J'ai tenu ma parole comme il avait tenu la sienne....

Un horrible combat se livrait dans l'âme de Madeleine : l'énormité du crime de son fils l'éloignait de celui qu'elle avait tant aimé ; mais la compassion, une compassion ardente pour ce maudit, désormais hors la loi, l'attirait de nouveau vers lui.

Eve dut pardonner à Cain.

Enfin, d'une voix rapide, comme si elle s'épouvantait elle-même de ces sentiments et des paroles qu'elle prononçait :

— Il faut fuir, vois-tu, fuir si loin qu'on ne te retrouve jamais. Le monde est grand ; la loi est terrible, et l'expiation durera toute ta vie. Tu m'auras près de toi pour prendre la moitié de la malédiction et de la faute.

" La maison restera fermée comme une tombe, et nous irons devant nous, jusqu'à ce que la terre nous manque, jusqu'à ce que nous trouvions un endroit assez sauvage, assez désert pour y vivre inconnus. Je t'aimerai tout de même, vois-tu.... Rien ne peut empêcher que tu sois mon sang et ma chair.... Attendons la nuit, si tu veux, et quittons sans retour ce pays.... Mon fils ! mon pauvre enfant ! "

C'était Madeleine qui restait à genoux, les bras tendus vers Mathieu ; elle qui demandait comme une faveur de le suivre dans le chemin de l'exil, de la faim et du malheur ; elle qui le suppliait de la laisser vivre à côté de lui en dépit de son crime, en dépit du sang couvrant ses mains.

Le braconnier secoua la tête :

— Cela ne se peut pas, dit-il ; je fuierai, car je ne veux ni Nouvelle-Calédonie ni guillotine, mais je m'en irai seul. Je sais vivre dans les bois comme un loup ; vous, ce n'est pas la même chose. On me suivrait à votre trace.... Vous êtes vieille, souvent malade....

— Quand il ne me restera plus qu'à mourir, répliqua la vieille femme, tu m'abandonneras au coin d'un fossé.

— Encore une fois, cela ne se peut pas.

— Aie pitié de moi, Mathieu, ne me laisse pas ici. Tu l'as dit, je suis vieille, et les années de chagrin comptent double.... C'est le coup de la mort que tu vas me donner à moi aussi.... Je ne tiens guère à la vie, mais je veux que mon dernier regard se repose sur toi. Je veux mourir en te bénissant quand même, en te faisant jurer de revenir à Dieu, afin de me rejoindre là-haut.

Mathieu secoua la tête.

— De même que je suis un maudit en ce monde, voyez-vous, je serai un damné dans l'autre. Rien n'y fera désormais.... Tant que j'ai eu seulement sur les mains le sang des chevreuils, c'était bien ; maintenant, j'ai tué. Contre moi, j'ai la loi, la force. Il ne faut pas de femme dans mon chemin. Je fuierai d'une forêt à l'autre, en bête traquée.... Renoncez à l'idée de me suivre.... Vous me reverrez de temps en temps.... Laissez votre porte ouverte les nuits, j'entrerai.... Vous ne me parlerez jamais de ce qui est passé.... Je prendrai un pain, du linge, et je repartirai.... Il faut que ce soit ainsi.... Ce soir, je quitterai la maison....

— Où iras-tu ?

— Là-bas, fit-il, en étendant la main vers la colline.

Madeleine ferma à demi les volets, et tout le reste du jour l'assassin et la mère douloureuse restèrent en face l'un de l'autre, silencieux la plupart du temps, ou s'efforçant de ne plus ramener l'entretien sur le crime de la veille.

Quand la nuit fut venue, Mathieu serra sa mère dans ses bras avec un emportement de tendresse farouche.

— Pauvre femme ! dit-il, vous méritiez un autre fils que moi.

— Oh ! si tu voulais te repentir, dit-elle.

— Trop tard ! trop tard !

Il franchit le seuil, repoussa la porte, et le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement.

Il marcha durant toute la nuit. Pas un détour de la forêt qui ne lui fût familier. Son fusil à l'épaule, car il était résolu à se défendre, il se dirigea du côté où le bois avait été mis en exploitation. Sous les amas de fagots, il s'était plus d'une fois ménagé des cachettes ; les piles de bois à brûler, si régulières en apparence, avaient pour lui des retraites mystérieuses. Personne ne le chercherait là. Pendant deux ou trois jours, la gendarmerie battrait le pays dans l'espoir de le capturer ; puis, en présence de l'inutilité des recherches, le zèle se refroidirait. Un nouveau crime occuperait le parquet et les gendarmes ; on croirait d'ailleurs Loup-Cervier si loin qu'on ne se mettrait plus en quête de lui dans les environs.

Il pouvait être deux heures du matin quand le braconnier arriva sur le lieu de l'exploitation. La lune répandait sur la clairière une clarté intense. Dans le ciel d'un bleu profond, les étoiles scintillaient. Tout était silence et grandeur dans la nature. Ce froid paysage n'était pas même sans grâce. Loup-Cervier marcha droit à un amas de fagots, en fit rouler deux, se glissa à plat-ventre par l'ouverture qu'ils démasquèrent, puis, une fois entré dans sa cachette, il redressa les fagots, et l'œil même d'un agent de police n'eût rien deviné.

En dépit du crime commis, des poursuites dont il était l'objet, de la douleur dans laquelle il laissait sa mère, le braconnier s'endormit. Il fut réveillé par des grommellements furieux.

Certes, Mathieu connaissait le brame des cerfs, les hurlements des loups, les farouches grognements des sangliers, mais les cris qu'ils entendait en ce moment n'appartenaient à aucune bête familière aux bois qu'il fouillait jour et nuit. Mathieu ne connaissait pas la crainte, il rampa vers l'entrée de sa cachette et vit alors, sous le hangar agreste élevé par les bûcherons, les deux ours Kosko et Kaber, armés chacun d'un bâton, exécuter un gigantesque moulinet. Moreno, l'œil animé, un fouet à la main, dirigeait leurs exercices. Le petit bohème n'avait de plus grande joie que cette répétition du matin. Il pouvait alors commander, exercer ses forces, lutter avec des êtres terribles, qu'il trouvait moyen d'assouplir. Et Raski, fier de son fils, applaudissait à son courage, et, pour l'en récompenser, lui faisait verser une rasade d'eau-de-vie égale à celle des vieux romanichels.

Dans l'angle du hangar, Mathia, assise à terre, son enfant sur les genoux, semblait attendre, pour l'aspirer, le dernier souffle de la faible créature. Voïna, la Tzigane, était partie pour la maraude, ainsi que les deux autres romanichels Germos et Vanik.

Pendant quelques minutes, le braconnier étudia le tableau que présentait le campement ; puis, songeant que l'heure de se montrer n'était pas venue, il se recoucha.

Seulement il ne dormit plus, et à travers l'écartement des fagots il surveilla ce qui se passait.

Les ours, leur leçon terminée, reprirent place à côté de Mathia ; le chef saisit une sorte de flûte et joua un air bizarre que Moreno accompagna du tambourin. Ces divers exercices finis, la troupe des bohèmes parut attendre avec impatience le retour des maraudeurs.

RAOUL DE NAVERY

A suivre